

Alexandrie, III^e siècle av. J.-C. Tous les savoirs du monde ou le rêve d'universalité des Ptolémées. Ed. Autrement, série « Mémoires », n° 19, nov. 1992.

Alexandrie 1860-1960. Un modèle éphémère de convivialité : communautés et identité cosmopolite. Ed. Autrement, série « mémoires », n° 20, déc. 1992.

Actualité(s) d'Alexandrie. Deux grands chantiers font à nouveau de la ville renaissante une fenêtre ouverte sur le futur. Mais par leur symbolique, ces « chantiers » vont puiser aux sources même de la « mémoire alexandrine ». Lancée en 1988, la Nouvelle Alexandrina sera la future plus grande bibliothèque de la Méditerranée levantine. L'université Léopold-Sedar-Senghor, internationale, veut renouer, elle, avec l'esprit d'échange scientifique.

La filiation historique est manifeste. Cité des Ptolémées, Alexandrie fonde un modèle de travail intellectuel appuyé sur la bibliothèque, la lecture savante, la lecture-écriture, qui font progresser le savoir en exploitant les archives de la pensée écrite, la mémoire du livre. Christian Jacob et François de Polignac, qui ont introduit les textes du premier volume, le soulignent clairement, en rappelant aussi la singularité du modèle où, par-delà « *les œuvres et les talents, il y a une dimension collective du travail intellectuel où chaque nouvel auteur apportera ses propres améliorations, ses corrections, ses prolongements à l'œuvre du prédécesseur, géographe, philologue ou historien* ».

Cité de rêve ? Symbole de « *l'alliance idéale du pouvoir et des intellectuels grâce à des souverains éclairés par les lueurs de l'aristotélisme* » ? Ce fantasme est présent. Et s'il confine pour quelques esthètes de la pensée à la quête intellectuelle du sublime, ceux qui font profession de télescoper le temps historique, aujourd'hui, pullulent. Vu par le petit bout de la lorgnette, le passé n'a plus alors pour fonction que de détruire le présent et de broyer les promesses d'avenir.

Souvenons-nous de cette séquence empreinte de fantastique, dans le film *Alexandrie, encore et toujours*, de Youssef Chahine, que Jacob et de Polignac relèvent très justement dans leur prologue. Le cinéaste, que l'on voit d'ailleurs, au début du film, dans un immeuble du bord de mer où il s'est retiré pour écrire le scénario, fait pénétrer le pilon d'une énorme foreuse dans le sous-sol de la ville, fait traverser à l'engin la voûte d'une chambre funéraire puis le cercueil et le cadavre d'un homme, jeune et blond. L'Alexandrie moderne est bien vivante et la revivi-

fiction du passé, quel qu'il fût, ces entreprises de restauration de l'intégrité et de la pureté supposées, où qu'elles essaient, sont des entreprises morbides et mortifères. D'ailleurs elles n'enfantent plus, désormais, que des cadavres.

Les codirecteurs de l'ouvrage en sont bien conscients, qui ressentent l'urgence de préciser la « problématique alexandrine ». Loin du retour truqué aux sources, l'actualité d'Alexandrie ne réside certainement pas dans la « reproduction irréfléchie du modèle de la compilation infinie ou dans le renouveau du fantasme de l'accumulation du savoir universel en un seul lieu, mais dans la vocation œcuménique d'une ville et d'une bibliothèque où se rencontrent les sagesses et les mémoires des uns et des autres ».

Les articles de ce premier volume sont, par voie de conséquence, les pièces multiples d'un dossier qui ouvre un débat. Loin d'être définie par son indéfinition spatiotemporelle, l'Alexandrie du III^e siècle av. J.-C. ne se situe pas en rupture avec l'Égypte, mais la ville grecque est l'héritière directe des dernières capitales égyptiennes. Elle est simultanément quintessence d'une civilisation, promise à un destin universel. Ses savants, imprégnés de culture grecque, s'approprient aussi les « sagesses barbares ». Cette connaissance en mouvement peut ainsi expliquer la « dynamique alexandrine » qui se prolongera plus tard de la Maison de la Sagesse de Bagdad, à Byzance et à « l'Occident latin ». Les figures de ses plus grands personnages, Démétrios de Phalère, Zénodote, Callimaque, Eratosthène et Ptolémée le Philadelphe y sont retracées, mais c'est surtout son rôle de capitale qui contribue à lui donner sa place singulière.

Les auteurs du deuxième volume, sous la direction de Robert Ilbert se placent, eux, dans la perspective d'une problématique résolument moderne, et plus politique. « *Si Alexandrie est devenue, selon l'expression de Lawrence Durrell, la "capitale de la mémoire", s'il existe un mythe alexandrin, c'est parce qu'elle fut, durant près d'un siècle, une ville libre, un espace suspendu dans le temps, le symbole d'une Méditerranée ouverte au monde, à la différence de la Méditerranée contemporaine, ferme de tous côtés par des nationalismes sourcilleux. [...] Ce qui compte, ce n'est pas la multiplicité des nationalités représentées dans la ville ; c'est le jeu qu'entretiennent avec elles des populations venues de tous les rivages d'une mer encore ottomane, bien que déjà marquée par l'impérialisme occidental ; c'est la rare conjugaison de l'épanouissement individuel, du libéralisme, et des attaches communautaires anciennes. [...] Ce fut aussi une grande cité moderne chargée de tensions et de crises.* »

C'est la trajectoire de ce modèle éphémère de convivialité que les auteurs retracent, à travers le fonctionnement de sa mosaïque, fondé sur la reconnaissance de l'autonomie des différents groupes qui le composent. Les séances du conseil municipal sont le révélateur de la possibilité de « gérer les différences » en « s'appuyant sur l'existence d'une communauté d'intérêts ». Grecs, Arméniens, Juifs, Italiens (Pourquoi donc a-t-on oublié les Syro-Libanais ?!), leur aventure est celle d'une citadi-

nité généreuse et heureuse mais qui n'est pas dénuée de conflits. En tout cas tous sont aussi profondément Égyptiens. Et c'est justement à cette polyculturalité, à cette identité multiple, que tient leur richesse et celle de la ville. Comment ne pas penser, alors, les ruptures provoquées par les secousses politiques, les séparations, les exils, comme une blessure absolue ? Comment ne pas penser à Beyrouth, à Sarajevo ? ... Ce sont ces déchirements de la mémoire que Paul Balta, Ilios Yannanakis et Jacques Hanoun vont retracer.

De la cité, il reste alors l'imaginaire fondé et fécondé par les auteurs qui « *sont les nourriciers de la ville* », puisque le mythe alexandrin est aujourd'hui, avant tout, littéraire.

Églal Errera, Anouchka Lazarer, Mercedes Volait, Corinne Alexandre-Garner, Youssef Chahine et Edouard el-Kharrât vont décrire ainsi ce « *grand presseur de l'amour* » (Durrell), cette ville « *sainte et fauve* ».

Ilios Yannakakis clôt le voyage par ces lignes d'épithète : « *Produit d'une époque déterminée, d'une histoire singulière — celle de la décadence de l'Empire ottoman, le cosmopolitisme a vécu l'âge d'un vigoureux être humain avant de disparaître à tout jamais.* » L'éditeur les a fait suivre de photos en noir et blanc comme pour illustrer l'édifice funéraire.

Quel paradoxe de voir les purificateurs de tout poil, en « *Judée-Palestine* », à Ispahan, Zagreb ou Belgrade, sous prétexte d'effacer la souillure, se couvrir d'abjection, de honte et de sang !

Les riverains de la Méditerranée sont-ils donc condamnés au déchirement perpétuel entre le cosmopolitisme et le sentiment national exacerbé érigé en paranoïa d'encerclement ? S'il peut être terrible d'être dépourvu de racines, il n'est rien de pire que de s'y murer. N'est-ce pas là justement, dans cette polyculturalité consciente, que réside l'enjeu méditerranéen qui, au-delà même de son fantasme et de ses imaginaires, reste le modèle à réinventer de nouvelles formes d'existence solidaire, plurinationale et sociales ? Pour prévenir désormais un futur suicidaire à répétition.